

MANDARIN & CIE ET ELEPHANT
PRESENTENT

ARTUS JULIA PIATON NEMO SCHIFFMAN NIELS HAMEL-BROCHEN ET FRANCK DUBOSC
DORIA TILLIER SUZANNE DE BAECQUE

AU CINÉMA
LE 24 JUIN



LES CAPRICES DE L'ENFANT ROI

Le Pacte

DISTRIBUTION SUISSE
Praesens-Film AG
info@praesens.com

Durée 1h55

RELATIONS PRESSE SUISSE
Diana Bolzonello - Garnier
diana@promopresse.ch

UN FILM DE
MICHEL LECLERC

SCÉNARIO MICHEL LECLERC EN COLLABORATION AVEC BAYA KASMI D'APRÈS UNE IDÉE
ORIGINALE D'ALEXANDRE CASTAGNETTI ET MICHEL LECLERC
AVEC XAVIER ROBIC ET ELISA ERKA



SYNOPSIS

1651. Louis (pas encore XIV) est un jeune adolescent. Alors que la Fronde menace, sa mère Anne d'Autriche décide d'exfiltrer son fils pour le mettre à l'abri et le remplace par un sosie.

Louis est confié par D'Artagnan à Cyrano de Bergerac qui le cache au sein de la troupe de théâtre de Madeleine Bérart et Molière.

Tandis que Madeleine et Cyrano se découvrent une passion commune pour le jeune Molière, Louis découvre la vie et ses plaisirs, l'art et le travail, le courage et la stratégie, tout ce qui fera de lui le Roi Soleil.

ENTRETIEN AVEC MICHEL LECLERC

Aviez-vous un jour pensé mettre en scène un film de cape et d'épée ?

C'est un vieux fantasme, j'ai toujours adoré les films de Jean-Paul Rappeneau : *Les Mariés de l'an 2*, *Cyrano de Bergerac*, ceux de De Broca, *La folie des grandeurs* de Gérard Oury, qui mêlent Histoire et fantaisie, des films « enlevés » comme on disait alors.

C'est vrai que les films historiques récents me semblaient être frappés d'un certain esprit de sérieux et j'avais envie de renouer avec cette veine de la comédie rebondissante d'aventures. Aussi d'écrire un scénario original plutôt que de faire une énième adaptation de Dumas ou de Hugo.

Même si ma toute première idée était de faire un remake de *Scaramouche*, le film de George Sidney que j'adore et qui se passe pendant la Révolution française, dans lequel un sympathisant révolutionnaire, poursuivi par de méchants aristos, se cache dans une troupe de théâtre en tournée, celle de *Scaramouche*. Il y a aussi un triangle amoureux puisqu'il tombe amoureux d'une comédienne de la troupe, une femme libre et indépendante, en même temps que de la sœur du méchant aristo. Et sur la route, il découvre le plaisir de jouer sur scène.

J'aime les films de théâtre, *Les Enfants du Paradis*, *Le Dernier Métro*, *le Carrosse d'or*, *Cabaret*... Car le théâtre au cinéma, c'est un billard à trois bandes, entre ce qui se passe sur scène, ce qui se passe dans la salle et ce qui se passe en coulisses. Le plaisir de la mise en abîme. La circulation entre ces trois espaces, entre la fiction et le réel, entre la scène et la vie est une matière passionnante à filmer.

Parlant de mon désir de fantaisie historique avec Guillaume Renouil, un ami-producteur, il me dit qu'il collabore avec Alexandre Castagnetti sur un projet autour de La Fronde. Et plus particulièrement sur l'épisode où le jeune Louis XIV, menacé par Mazarin et les frondeurs, doit être exfiltré du palais royal par D'Artagnan. C'est l'association des deux

idées qui a fait le scénario. Où va se cacher le jeune roi ? Dans une troupe de théâtre en tournée ! Or, nous sommes en 1651, et quelle troupe est en tournée à cette période ? Celle du jeune Molière et de Madeleine Béjart. Et qui va cacher le petit roi ? Cyrano. D'où l'idée d'imaginer la rencontre de Molière et de Madeleine, avec Cyrano, D'Artagnan, l'enfant roi, Anne d'Autriche... Et de faire un genre de films « d'Avengers » avec tous nos héros du XVII^{ème} siècle.

Vous le disiez, c'est un genre qui ramène à l'enfance et à quelque chose de joyeux et de spontané...

Quand on fabrique un film comme ça, plus que pour n'importe quel autre, on est comme un gamin qui se raconte des histoires « Alors là il y aurait le méchant qui kidnappe l'enfant, mais le héros surgit... ». C'est assez magique. Et lorsque débarquent sur le plateau les comédiens dans leurs costumes, avec leurs épées, dans leurs châteaux, on s'envole direct dans l'imaginaire. Et tout le monde s'amuse. « Alors toi on va dire que tu es Cyrano, toi tu es D'Artagnan, toi la méchante reine... » on retombe tous en enfance.

Je sortais d'un film, *Le mélange des genres* qui traitait de metoo, en plein dans la réalité contemporaine et les débats contemporains, or on fait toujours un film contre le précédent et ça m'a fait un bien fou de partir trois siècles en arrière.

C'est un genre très codifié avec sa dose de duels, de poursuites à cheval... on joue avec ces conventions ?

Effectivement, dans un film comme celui-là, il faut des duels à l'épée, de la bagarre et des poursuites - sans cela, c'est décevant pour le spectateur. J'avais comme idée, pour ces scènes-là, de ne jamais perdre la comédie. Comme dans les films de De Broca, ils se battent certes, ils s'étripent

même, mais le font avec esprit et légèreté. C'est un genre codifié où même la mort ne se prend pas au sérieux. Et ce n'est pas simple à faire pour les comédiens, de se battre, de sauter partout, d'être crédible dans la « fight » tout en continuant à parler entre eux comme s'ils ne faisaient aucun effort.

La scène de théâtre est aussi un révélateur de l'intime, du non-dit et du dissimulé...

Bien sûr. Déjà, c'est le lieu où l'on se permet de se moquer des puissants, où l'on s'autorise à choquer, à provoquer. C'est l'endroit de la liberté et de la circulation du désir. *Les Enfants du Paradis* le montrent bien. Les choses les plus importantes se déroulent sur les planches sans que ça soit explicite. Ça passe par la fiction, par les personnages qu'ils jouent. Prenez la fin du *Dernier Métro*. On croit être dans la vie alors qu'en fait on est sur scène. C'est sur scène que l'amour se déclenche entre Madeleine et Molière, sous le regard de Cyrano, depuis les coulisses.

Dès les premières secondes, vous prévenez les spectateurs : *Les Caprices* est une histoire vraie, sauf pour les historiens.

Oui, si la véracité historique n'est pas mon souci principal, je pose néanmoins quelques jalons historiques. La Fronde qui éclate en 1648 et menace le pouvoir d'Anne d'Autriche et la vie même de Louis XIV. L'opposition de Marie-Louise, sa cousine, qui, après avoir voulu se marier avec lui, se range du côté des frondeurs. Le fait que Madeleine Béjart et Molière soient en tournée à cette époque. Cyrano a-t-il rencontré Molière ? C'est fort possible. Je joue avec le souvenir que l'on a tous de ces personnages et des situations dans lesquelles ils étaient plongés. Et on peut faire le jeu des 7 erreurs avec mon film : ça c'est vrai, ça c'est faux. Mais l'essentiel, c'est le plaisir de l'invention. Nous nous sommes posé la question avec Isabelle Grellat



et Guillaume Renouil, les producteurs, de savoir si je voulais travailler avec un conseiller historique. J'ai hésité et j'ai eu peur qu'il m'emmerde toutes les deux minutes, en me disant que cela ne s'était pas passé comme ça, que ce n'était pas crédible. Je m'amuse avec l'histoire. N'est-ce pas ce que faisait Dumas ? D'ailleurs, je trouve curieux quand on adapte Dumas, de le respecter fidèlement. A mon sens, pour bien le respecter, il faut justement ne pas le respecter. Garder l'esprit plutôt que la lettre. L'amour des intrigues, les sosies qui prennent la place des rois, les princesses qui fomentent, les princes jetés au cachot... Mais je ne voulais pas non plus que le film repose sur l'anachronisme, qu'il soit en perpétuel clin d'œil à notre époque. Il y en a quelques-uns, bien sûr, mais je voulais que les personnages vivent dans leur époque.

Je me suis beaucoup questionné sur ce que devait être le niveau de langage du film.

Quand on ose mettre en scène Molière et Cyrano, ça oblige, on se mesure à plus fort que soi. Il y a intérêt à travailler la langue, ne serait-ce que pour espérer capter une once de leur esprit.

D'un côté je ne voulais pas que mes personnages parlent comme dans un film contemporain, de l'autre, je ne voulais pas une langue trop XVII^{ème} siècle et que cela soit intimidant pour le spectateur, avec des tournures sophistiquées, un vocabulaire ancien.... Et finalement, je me suis dit qu'il était assez cohérent de travailler sur une langue qui croise les époques. Puisque le mélange des genres, l'hybridation a toujours été au cœur de mon travail. Dans le film, on peut donc passer par des scènes en alexandrins, notamment lorsqu'ils jouent sur scène, à un langage d'aujourd'hui. Ce degré hybride du langage est l'endroit où je voulais être.

J'aime mélanger les genres, et je combats la pureté. Y compris à l'intérieur d'une même scène. En particulier ici où j'ai ouvert la boîte à outils de la comédie. J'aime qu'il y ait à la fois de la tarte à la crème et du dialogue à fleuret moucheté. Je trouve qu'on n'a jamais assez de plaisir, et s'il faut mélanger les ingrédients, alors mélangeons !

Quelle fut l'idée initiale ? Faire un film sur le contexte politique de l'époque ? Une comédie romantique dans les coulisses du théâtre ? Ou un récit d'apprentissage autour du jeune Louis XIV ?

Tout à la fois. J'ai eu envie de prendre ces figures historiques et littéraires, appartenant à notre mémoire collective et de les mixer dans une même histoire.

D'ailleurs, je ne me suis pas aperçu tout de suite qu'ils vivaient tous à la même époque; notamment pour beaucoup de gens, Cyrano n'est pas un personnage réel, mais uniquement le personnage de la pièce d'Edmond Rostand. Et je trouvais cela amusant de le sortir de sa pièce pour lui faire vivre de nouvelles aventures. S'il n'y avait pas eu la pièce de Rostand, il est probable que tout le monde aurait oublié le vrai Cyrano, car ses écrits sont assez peu lus aujourd'hui.

D'où l'idée de lui faire rencontrer Molière, deux figures qui s'opposent. L'un est auteur, l'autre un personnage !

Sans jamais tomber dans le pastiche ou la parodie que ce genre appelle presque toujours ?

L'important est que les personnages qui vivent les situations les vivent vraiment. Que ça soit dramatique pour eux et qu'eux ne rigolent pas. C'est l'essentiel pour éviter la parodie. Il y a encore quelques répliques anachroniques qui sont de toutes petites concessions à notre époque et que d'ailleurs j'ai parfois hésité à garder.

Comme celle de Madeleine qui explique au roi qu'une professeure de théâtre n'épouse pas son élève de vingt ans son cadet ?

Voilà, je n'ai pas pu y résister (rires). Cette référence ne fera sans doute plus rire personne dans dix ans. Mais pour l'instant, elle marche donc c'est un peu bête de s'en passer. Pour le reste, j'ai envie de plonger le spectateur dans l'aventure et qu'il vive, rie et s'émeuve avec les personnages, jamais en surplomb.

Même avec D'Artagnan qui est pourtant le plus sur cette ligne de la parodie. Mais c'est le seul.

Il est néanmoins très touchant...

Mais parce qu'il veut encore faire bien. Il veut être à la hauteur du héros qu'il a été. Et il est encore très courageux, même s'il n'a plus toujours les moyens de son courage.

Il y a cette idée très drôle et burlesque qui le fait sortir du cadre à pied et revenir immédiatement à cheval sans souci de réalisme...

Qu'est-ce qui se doit d'être réaliste et qu'est-ce qui se doit de ne pas l'être ? Un film comme celui-là peut s'autoriser des moments de suspension de réel. En fait, cela dépend de la dynamique d'une scène.

Prenez la scène où le petit roi met un faux nez et se fait passer pour le fils de Cyrano. Bien entendu, cette scène n'est absolument pas réaliste. Comment se fait-il que ce gamin ait justement à portée de main un faux nez ? Comment se fait-il que les méchants ne voient pas que c'est un postiche et s'en vont ? Rien n'est vraiment crédible mais ça n'a pas d'importance, car la force émotionnelle de la scène « Le petit Louis XIV aimerait avoir Cyrano comme père » emporte tout. La logique émotionnelle est plus forte que la logique pure.

C'est le délice des conventions dont se nourrit l'art du théâtre...

Complètement. Quand j'étais en troisième, j'ai vu le *Molière* d'Ariane Mnouchkine à sa sortie. Le film m'avait complètement mis la tête à l'envers et en le revoyant, j'ai pu mesurer la puissance poétique de la mise en scène. Il y a des moments magiques du film qui n'ont à priori pas grand-chose à voir avec la vie de Molière. Comme cette séquence où un homme muni de grandes ailes vole au-dessus de son village, avec des plans en plongée depuis son point de vue. Ou le moment où la troupe joue sur une carriole. Il y a du vent. Et la carriole se met à rouler pour s'arrêter tout au bord d'une falaise... Des images très puissantes et sans grand rapport avec le sujet. Mais c'est la force de l'imaginaire.

Passons un peu en revue les personnages et la manière dont vous avez joué avec les images que nous avons d'elles et eux. Et d'abord celle qui ouvre le bal : Anne d'Autriche.

Dans tout ce que j'ai pu lire sur elle, il y a tout et son contraire. Les portraits de l'époque ne sont pas très flatteurs et à partir de la mort de Louis XIII, elle est toujours en deuil, ça n'avait pas l'air d'être une grande marrante.

Ensuite évidemment il y a l'histoire des trois mousquetaires, de ses amours supposées avec Buckingham et des ferrets qui fait fantasmer.

J'ai eu envie de jouer avec l'idée d'une reine autoritaire avec son fils, qui pense qu'il doit s'affirmer, et voit son exfiltration du palais comme une occasion pour lui de s'endurcir « Vous partez comme un enfant, vous reviendrez comme un roi » dit-elle. Et d'ailleurs, historiquement, lorsque Louis atteindra la majorité, Anne sera mise de côté par son fils. Pour le moment, elle trouve que son petit Louis est un peu « mou du genou ». Un peu trop tendre. Cela m'amusait que la reine pense que le sosie, le fils du charcutier qui fait l'intérim, pourrait au fond faire un meilleur roi que le véritable. Parce que le sosie ne s'embarrasse pas de fioritures. Il y va franco, il exécute à tour de bras, sans états d'âme. C'est le petit côté lutte des classes du film, le fils du charcutier ne ferait-il pas un meilleur roi que le vrai Louis, qui, après tout, n'est rien d'autre qu'un « fils de ». Un thème qui nourrit mon cinéma.

Doria Tillier la campe de manière très 'camp' justement.

Doria a l'aristocratie naturelle. Elle a ce truc-là. Elle est particulièrement précise dans son jeu. Elle a une manière très musicale dans sa façon de parler, en détachant chaque mot et chaque syllabe. Impossible de mettre en doute sa bonne éducation. Et on la voit s'amuser avec cela, un haussement de sourcil, un sourire énigmatique, on voit ce qu'elle pense. Et puis sa taille, ses robes, sa démarche... Elle a créé un personnage intimidant.

J'ai tellement aimé son duo avec Franck Dubosc, ce petit jeu du chat et de la souris, « je te drague mais je pourrais tout aussi bien t'exécuter » entre la reine et d'Artagnan, que je leur ai rajouté des scènes sur le tournage.

Vous faites de Cyrano un intellectuel annonciateur de ce qui sera l'esprit du siècle des lumières.

Intellectuel, je ne sais pas, lettré oui. Il faut savoir que Cyrano est le tout premier auteur à avoir fait de l'un de ses personnages un athée. Ce qui à l'époque était impensable. J'ai aimé travailler sur l'idée que le futur roi soit éduqué par un esprit libertaire. Et homosexuel. Ce qui pour le coup est une réalité historique. Il y aura sans doute des gens pour contredire cela, mais tout laisse à penser que le véritable Cyrano l'était. C'est plutôt Rostand qui a pris des libertés pour créer son triangle amoureux avec Roxane. Mais si mon Cyrano, dans la vie, est un esprit libre, brillant, j'ai choisi d'en faire un auteur médiocre. Les puristes me le reprocheront, probablement, mais ça me semblait un axe intéressant, face à Molière.

J'avais aussi en tête *Amadeus*. La rencontre entre un musicien médiocre, Salieri, témoin du génie de l'autre, Mozart. Dans mon film, Cyrano ne s'aime pas, ce qui explique sa mélancolie. C'est comme cela que je l'ai toujours imaginé. Cyrano, celui de Rostand, est quand même le saint patron des losers. Il rate tout, même sa mort, comme il le dit lui-même. Il est malheureux en amour, incapable de se faire aimer, d'exprimer ce qu'il ressent, entravé par son caractère belliqueux, entouré d'ennemis, solitaire. Il ressemble d'ailleurs un peu à Alceste - le Misanthrope de Molière. Comme lui, il n'est jamais dans le plaisir. Jamais du côté de la vie, il préfère souffrir, pour rester pur.

Avec des valeurs très fortes...

C'est un homme courageux. Avec, bien sûr, du panache, c'est-à-dire un courage qui n'attend pas de récompense. C'est pour cela que la séquence où il sauve un homme d'une exécution capitale - l'une des rares scènes dramatiques du film - m'est apparue nécessaire pour donner à voir à quel point il était mû par une allergie à toute forme d'injustice, quels que soient les risques encourus. Il est d'une honnêteté fondamentale, c'est un hypersensible, à la limite du masochisme. Ce qu'illustre la scène où on le voit se battre contre lui-même. Voilà qu'il lui tombe de nulle part un fils, maladroit, naïf, mais avide de découvrir le monde, avide d'apprendre la vie à ses côtés. C'est pour Cyrano une découverte bouleversante ; lui qui a fait de la solitude sa compagne de toujours, voici qu'un enfant dépend de lui - et pas n'importe quel enfant.

Puisqu'on ne connaît de Cyrano que le personnage de la pièce, il me fallait garder des points d'attache avec ce personnage dans l'intrigue du film. Le triangle amoureux, l'auteur caché, son sacrifice pour permettre l'amour des deux autres, sa susceptibilité, sa mort absurde...

Qu'est-ce qui vous a fait penser à Artus ?

J'avais déjà tourné avec lui dans *Les Goûts et les Couleurs*. Il y tenait un rôle assez bref de DJ mégalo qui transforme une chanson rive gauche en un truc techno hyper commercial. Une scène qui était très difficile à faire, car tout était en fonction de la bande-son diffusée en direct. Et il m'avait épaté, dans sa précision et sa liberté.

Artus dégage une très grande sensibilité avec très peu de moyens. Il n'est pas du tout dans les effets de manche. Ce qui était exactement ce que je voulais pour Cyrano. Qu'il soit dans l'intériorité. Et Artus a l'intériorité bouleversante. C'était intéressant de l'amener à cet endroit-là. Car par ailleurs, il est un genre d'athlète, très à l'aise avec les scènes d'action, de combat ; il est physique, rythmique et très agile. Or Cyrano passe beaucoup de temps à se battre. Artus possède un mélange des deux qualités du personnage, puissance et fragilité, qui permet de voir derrière la façade où il se dissimule sa grande sensibilité.

Face à lui, Molière, jeune homme espiègle, libertin, filou à sa manière...

Le jeune Molière de mon film est une machine à séduire. Quel est son degré de sincérité ? Est-il d'une rouerie absolue ? D'un opportunisme à toute épreuve ? Je ne veux pas répondre à cette question. C'est un genre d'escroc dont on se dit après coup qu'on est content qu'ils vous escroquent.

Je m'imaginai le duo Molière-Cyrano comme un couple « chat - chien ». Molière le chat monte partout, il est agile, le roi de l'esquive, on ne sait jamais s'il est sincère même quand il vous fixe avec son regard pénétrant, quand Cyrano est un chien qui fonce dans le tas, sincère et fidèle.



Le Molière de Nemo Schiffman est tout en charisme bondissant.

J'ai découvert Nemo en casting. Je ne le connaissais pas, je l'avais vu dans le film d'Emmanuelle Bercot quand il était enfant. Il m'a tout de suite plu, je l'ai trouvé vif et malicieux, ce qui était le plus important. Molière, c'est notre Spiderman à nous. Chacun peut en faire sa version, selon les auteurs. Notre Molière est un séducteur protéiforme, un esprit en mouvement, un stratège, amoureux de Madeleine. Le film propose une hypothèse sur la naissance de l'auteur Molière. C'est en voulant améliorer la prose de Cyrano que Molière se découvre auteur et particulièrement auteur de comédie. Molière était un comédien avant tout, il savait comment utiliser au mieux les talents qui l'entouraient. Molière, un auteur obsédé par l'idée d'insuffler de la vie dans son théâtre... Je voulais raconter cette naissance et il fallait la vivacité d'un comédien qui annonce le génie Molière.

Et D'Artagnan, figure emblématique de la littérature française et de l'Histoire ?

Comme il le dit lui-même, mon D'Artagnan court après sa légende. Des gens courant après leur légende, il y en a beaucoup, aujourd'hui encore. J'aime l'idée que cet homme, arrivé à l'âge qu'a Franck Dubosc aujourd'hui, se soucie de ce qu'on va dire de lui, de ce que l'on va écrire sur lui. Il essaie donc de réussir sa sortie et de ne surtout pas commettre d'erreur car il est encore dans les petits papiers de la reine et il y a même un chouia de séduction entre eux. Il a des petites audaces avec elle mais sait qu'il ne doit pas aller trop loin. Avant il sautait très haut et maintenant il saute un peu moins haut. Mais l'important c'est qu'il essaie encore. C'est cela qui rend le personnage touchant. Et il est aussi un peu vaniteux. Il ne renonce pas à être un héros alors qu'il n'a plus les moyens de l'être. Franck dans ce rôle est parfait. Il a ce talent invraisemblable de la comédie où quand on lui demande juste d'ouvrir une porte, de dégainer une épée ou de s'asseoir sur une chaise c'est déjà drôle.

Vous n'aviez jamais travaillé avec Franck Dubosc jusqu'alors...

J'ai été épaté de son degré de rigueur. Il savait toutes les répliques à la virgule près de deux mois avant le tournage. Et quand il voulait changer une ponctuation, on en discutait ensemble. Il est une véritable force de proposition. Avec ce talent de ne pas vouloir rendre le personnage plus intelligent qu'il ne l'est. Il assume le côté limité de D'Artagnan. Franck n'a pas peur que les gens se disent « Mais quel abruti ce D'Artagnan ».

Au milieu de ces hommes, Madeleine Béjart apparaît serait-on tenté de dire comme la véritable héroïne de cette époque artistique...

Je suis d'accord. La vraie Madeleine Béjart fut une femme extraordinaire, une entrepreneuse, ayant eu des enfants en dehors du mariage, comédienne aimée et renommée, meneuse de troupe.

Ma Madeleine est du côté de la vie, solaire. Elle est directe. Elle organise, gère et attire les autres vers elle, elle a « l'esprit démocratique » comme disait Demy, elle est un genre de patronne de gauche, doublé d'uneoureuse. C'est comme cela qu'avec Julia nous avons eu envie de la faire exister. Elle tient compte de l'avis des autres, elle a l'esprit de troupe et se la joue collectif... quand 'mon' Molière est plutôt un ambitieux.

Le collectif c'est aussi un thème récurrent chez vous...

Ce n'est pas la première fois que je fais un film sur un collectif. Je l'ai fait dans *Télégauchon* et *Le mélange des genres*. Et en effet, j'adore filmer les groupes et voir comment cela peut fonctionner. Ça me parle toujours. J'aime filmer le bordel en faisant en sorte que cela ne soit pas le bordel pour le spectateur.

Julia Piaton insuffle quelque chose de très moderne dans son jeu... Encore une forme de mélange des genres...

Le personnage a quelque chose de familier dans le bon sens du terme. Elle n'est pas intimidante. Julia est une personne accueillante. Il est très facile de se confier à elle. Elle est très enthousiaste et franche, et drôle. Il y a chez elle quelque chose de simple que j'apprécie beaucoup et qui se dégage dans sa façon de jouer. Elle insuffle beaucoup de sa propre « solarité » au personnage et je la trouve magnifique dans le film. Elle irradie d'élégance et d'esprit.

Sous votre plume, Marie-Louise, annonce le futur des femmes qui ambitionnent de prendre le pouvoir...

C'était vraiment très drôle d'en faire un précurseuse du girl-power. J'avais rencontré Suzanne de Baecque sur *Le mélange des genres*, et avais tout de suite vu son immense capacité de comédienne. Déjà, elle a un corps. Des jambes interminables. Quelque chose de très graphique qu'on a accentué dans ses coiffures et dans ses costumes pour en faire vraiment un personnage presque de BD. Suzanne possède un jeu d'une grande inventivité, il est impossible de savoir ce qu'elle va dire à l'avance et comment elle va le dire. Elle a un sens du rythme inouï. On ne savait jamais comment les choses allaient sortir. Avec un rire diabolique qui rappelle celui du Joker. Elle crée ce personnage de La Grande Demoiselle avec une grande gourmandise de jeu puisque c'est elle la méchante qui manigance et manipule...

Le rôle déterminant - du moins en termes d'interprétation - est le choix de jeune acteur pour jouer le roi et son double ? Comment avez-vous découvert Niels Hamel-Brochen ?

La directrice de casting enfant, Dorothee Auboiron, a vu au moins 150 enfants. Puis elle m'en a proposé une vingtaine. Dès que j'ai vu Niels, j'ai su que c'était lui, il n'y avait pas photo. Son rôle est multiple et complexe, puisqu'il joue à la fois le roi et son sosie... et chacun des deux personnages joue lui-même un autre personnage. Niels s'en est sorti à merveille, il est la colonne vertébrale du film ; c'est au fond son histoire que je raconte. Celle de cet enfant qui au cours d'un été devient adolescent.

C'est un récit d'apprentissage pour le jeune Louis. Nous sommes partis de l'hypothèse d'un Louis craintif et timoré. Qui ne connaît du monde que les murs de son Palais Royal, pour qui le peuple est une menace permanente. Cette aventure est pour lui la découverte du monde. En trouvant en lui le courage de jouer sur scène une caricature de lui-même, il affronte ses démons, c'est comme une catharsis. Et ça le transforme à jamais. À travers l'éducation de ses mentors, il découvre qu'on peut avoir des pensées contradictoires, entre le stratège Molière, la tête brûlée Cyrano et la fédératrice Madeleine, il va trouver matière à nourrir son futur personnage de Roi Soleil. Cet été-là, Louis vit sa parenthèse enchantée.

Niels avait une grande responsabilité sur ses petites épaules, qu'il a assumée avec panache, justement. Infatigable, bosseur, enthousiaste, son attitude sur le plateau a donné le la à tous. Je crois qu'il a épaté tout le monde.

Comment avez-vous abordé la question de la mise en scène ?

D'abord, je me suis aperçu que faire un film de cette époque, induisait un tournage très morcelé. Pour faire un Palais Royal à l'image, il faut tourner dans quatre châteaux différents. Rien que pour la première scène du film, celle où la reine est dans un couloir avec D'Artagnan, alors que le roi est dans un autre couloir supposé être à côté. Une partie de la scène a été tournée au château de Fontainebleau et l'autre à Paris dans un hôtel particulier, une autre à Vaux-le-Vicomte. Mettre en scène un film qui se passe au XVIIème siècle revient à construire un puzzle. Et à rassembler toutes les pièces pour qu'à l'arrivée tout soit unifié. Je dirais donc que le premier enjeu est celui du plaisir de la fluidité. D'autant que c'est un film sur le regard : chacun se regarde, tombe amoureux, c'est un film sur la circulation du désir.

Il faut donc circuler d'un visage à l'autre, d'un personnage à l'autre, d'un décor à l'autre avec souplesse et mobilité. Voir sans être vu. Se dérober au regard de l'autre, dissimuler ses sentiments. Le théâtre est un lieu où l'on voit depuis les coulisses sans être vu. Cette idée a guidé ma mise en scène et même la construction des décors où nous avons sciemment faussé les perspectives pour permettre ce jeu de regards entre les personnages. Par ailleurs, j'aime de plus en plus mettre en scène les groupes où j'essaye de découper le moins possible. Ce sont les mouvements des comédiens qui induisent ceux de la caméra, jamais l'inverse. Nous avons aussi eu l'idée de la péniche sur laquelle la troupe voyage. Ce qui donne au film une dimension de road-movie slow. Nous avons tourné l'été, au soleil, dans la campagne Sarthoise ; la troupe répète dans les champs, joue sur les places de village, glisse le long des rivières. Mon idée était de faire un de ces films dans lesquels on a envie de vivre, comme dans un tableau de Renoir. Le magnifique travail d'Alexis Kavyrchine, le chef opérateur, a fait le reste.

ENTRETIEN AVEC ARTUS

Aviez-vous jamais pensé, ou même espéré, jouer dans un film de cape et d'épée ?

Comme vous le dites, ce métier consiste à jouer. On le fait pour ça. Pour ce plaisir unique. Donc tout ce qui peut nous projeter dans un univers qui n'est pas le nôtre, nous permet d'endosser des costumes que l'on ne porterait nulle part ailleurs ou encore de se battre en duel est jouissif Indéniablement.

Avez-vous en mémoire des films qui ont accompagné votre enfance puisque ces *Caprices* nous y ramènent...

Je n'ai pas énormément de souvenirs. Je dois l'avouer : j'étais plutôt western. Désolé. (rires)

Quelle fut votre réaction lorsque Michel Leclerc vous a proposé ce film ?

J'avais déjà travaillé avec lui. Je connais bien son univers, sa douceur. Plus que jamais je suis convaincu qu'il faut travailler avec des gens sympathiques et que l'on aime bien. Après, se frotter à *Cyrano*, c'est tentant. On sait déjà ce qui a été fait auparavant, que ce soit sur scène ou au cinéma. C'est une immense partition. Et le fait de retrouver dans une histoire un peu inventée où il rencontre Molière, cela m'a tout de suite intrigué. J'ai trouvé assez génial le fait de croiser des personnages que l'on connaît ou que l'on croit connaître très bien et les mettre dans une aventure un peu sortie de nulle part. C'est comme dans *le Magicien d'Oz* avec des personnages qui se rencontrent sans aller forcément ensemble.

Qu'est-ce qui caractérise pour vous l'écriture et le style de Michel Leclerc ?

Il a sa patte. On reconnaît tout de suite un de ses films. Ils sont tous d'une sincérité folle. D'ailleurs je pense qu'ils ressemblent en cela à Michel qui est un homme d'une extrême sincérité. C'est peut-être le cinéaste qui fait ce métier avec le plus de naïveté. Mais au bon sens du terme. Autrement dit, il sait ce qu'il veut, il sait où il va, il y croit. Et je pense que c'est ce qui rend ses films toujours touchants et qu'ils nous parlent. Parce que l'on sent toujours en tant que spectateur que c'est ce qu'il a vraiment voulu faire.

Interpréter *Cyrano* est-ce que cela intimide ou, au contraire, galvanise ?

Ça galvanise ! Bien sûr on a tout de suite en tête les acteurs qui se sont mesurés au rôle. Mais je crois qu'il faut avant toute chose l'aborder avec modestie. En se disant une chose très simple : il n'y a ni bonne ni mauvaise interprétation de *Cyrano*. Chacun le voit comme il en a envie. Il faut juste être sincère.

En quoi vous ressemblerait-il ?

Il est assez proche de moi. Physiquement il est un peu plus sûr de lui que je ne le suis. J'aime ce qu'il dégage. Sa force en particulier. La seule chose qui fait un peu peur quand on se glisse dans la peau de ce personnage, c'est son nez (rires). À quel point cela va-t-il changer le visage ? À quel point cela sera-t-il crédible ou risible ?

Ce désir de cinéma « pluriel » de mélange des genres pourrait-on dire, est-ce que cela emporte aussi les comédiennes et les comédiens ?

Il partage avec ses films ce côté très ouvert aux autres. Ce que j'aime dans le fait de travailler avec Michel, c'est que c'est simple. Ça fait tellement du bien d'avoir des relations saines, dénuées de rapport de force. Il y a chez lui un esprit de troupe qui se constitue de film en film. Et tous les acteurs qui ont tourné avec Michel résignent avec lui sans problème.

Quel rapport aviez-vous avec *Cyrano* ?

Il est terriblement ancré dans notre mémoire collective. Si vous demandez à n'importe qui de vous citer un personnage de littérature, le nom de *Cyrano* revient très vite. Il fait partie de la famille. Je me souviens quand je tractais dans les rues d'Avignon pendant le Festival, il devait y avoir au moins chaque année entre dix et quinze versions de *Cyrano de Bergerac* jouées dans le off. Je crois que chaque comédien a envie de l'interpréter. Sans doute aussi parce que c'est un rôle particulièrement moderne. Et chez Rostand, c'est une des plus belles histoires d'amour que l'on connaisse. Enfin, plus personnellement, il y a un truc qui m'émeut dans son physique et sa « différence ». Un sujet qui me touche depuis longtemps. Autrement dit, comment quelque chose qui peut nous apparaître comme un handicap ou excluant peut devenir une force ?



Qu'est-ce qui vous a surpris, séduit ou ému dans cette version de Cyrano ?

C'est d'abord un Cyrano qui parle plutôt normalement. Et c'est vrai que quand on l'interprète, on rêve tout de suite de grandes tirades. En particulier celle du nez. Là c'est quelqu'un qui parle plutôt normalement, avec un langage évidemment soutenu parce qu'il reste Cyrano. Il m'a peut-être juste manqué une grande tirade en vers. Parce que dès que l'on met le nez on a tout de suite envie de la déclamer (rires). Après, j'ai adoré la relation qu'il entretient avec le petit roi. D'abord parce que je trouve toujours belle une relation père-fils quand elle n'est pas de sang. Ils ressentent tous deux un manque affectif et ils vont le combler. Je trouve la relation écrite par Michel très belle. Et puis il y a aussi cet amour impossible pour Molière que ravale Cyrano. C'est un homme plein d'empathie et plein d'amour. Plus d'ailleurs pour les autres que pour lui.

C'est-à-dire ?

C'est un homme profondément ancré dans la réalité et qui, en même temps, est profondément triste et malheureux. Du coup, il n'est qu'au service des autres. C'est ça que j'aime chez lui, c'est que rien n'a d'importance en ce qui le concerne mais en revanche tout ce que vivent les autres a de l'importance pour lui. C'est vraiment un personnage qui n'est tourné que vers l'autre. En plus il est doté d'une intelligence et d'une vivacité complètement folle. Et pas dégueulasse à l'épée non plus (rires).

Vous évoquez cette homosexualité qu'il assume dans un siècle où c'est passible de mort comme la risqué le jeune homme qu'il sauve dans le film...

Michel est allé chercher des sujets que l'on dira modernes et qu'il est important d'aborder dans une époque où cela existait mais où malheureusement ce n'était même pas un sujet. Je pense qu'on a heureusement bien évolué là-dessus, même s'il y a encore beaucoup de boulot à faire. Je trouve cela important de faire passer des messages, même à notre époque, et je trouve ça cool d'avoir ce personnage si fort et si plein de panache qui n'a pas peur de ses idées. Aujourd'hui on appellerait ça du charisme.

C'est sûr que ce personnage possède une incroyable stature. Je vous parlais de la force que lui procure ce nez. Mais c'est une réalité. Je l'ai vraiment senti. Quand je portais cette simple prothèse, je me sentais beaucoup plus puissant. C'est fou à quel point il rajoute du caractère.

Molière scrute son siècle et ses travers. Sous la plume de Michel Leclerc, Cyrano est déjà un homme du futur. Du siècle des lumières à venir...

Pour moi, ce qui les oppose d'abord, c'est ce côté ombre et lumière. L'un dans la lumière. L'autre la fuit. Molière a besoin de briller et de critiquer sans doute par engagement politique mais avant tout pour faire rire. Pour entendre les réactions du public. Alors que Cyrano est juste quelqu'un de l'ombre. Il a ses idées mais ne cherche pas à les imposer. Il y a quelque chose de fataliste chez lui dans sa manière de se dire que, de toute façon, on ne changera pas les gens.

Avoir l'occasion de se battre à l'épée fut un plaisir ?

Ce qui est intéressant avec notre métier, c'est qu'il nous offre la possibilité d'accomplir un tas de choses qu'on ne fait pas dans la vie. Par exemple, normalement je n'ai aucune envie de transpercer qui que ce soit avec une épée. Mais c'est un grand kiff en tant qu'acteur de pouvoir jouer avec des pistolets, des épées, de se bagarrer, de conduire vite, de faire l'amour et même de mourir. De vivre quoi. On peut tout se permettre.

Michel filme beaucoup dans la continuité. Un atout pour un comédien ?

Il fait partie de ces réalisateurs qui mettent vraiment le jeu en avant. Presque plus que l'image. Quand on est acteur, on se fout un peu de la beauté de l'image et de savoir où est placée la caméra. Car on a juste envie de jouer et pouvoir donner ce qu'on a de mieux. Et surtout dialoguer avec les autres acteurs. Pouvoir modifier et prendre le temps de vraiment faire vivre les silences. J'adore les silences au cinéma. Pour moi, n'y a rien de plus beau et ils sont souvent plus efficaces qu'une réplique.

Un mot sur vos partenaires. Julia Piaton ?

C'est une actrice que j'admire beaucoup et que je trouve toujours très juste. Tout comme Nemo et Niels, c'est une partenaire qui est sur ses appuis. J'ai parfois joué avec des personnes dont on sentait que si l'on improvisait un peu ou que l'on modifiait un petit élément de jeu, elles allaient être un peu perdues. J'ai besoin de travailler avec des gens qui, comme Julia, sont capables de rebondir. Parce que je trouve que c'est dans ces moments d'impros, de bafouilles ou d'erreurs de mots, que découlent parfois des moments magiques.

Et Niels Hamel-Brochen, ce jeune roi capricieux ?

C'est encore un très jeune acteur donc forcément il apprend. Même s'il a déjà énormément d'expérience. J'ai été bluffé par son talent qui est déjà immense, complètement aberrant. Pouvoir dialoguer ensemble de comédien à comédien a été un réel bonheur.

Face à vous Némé Shiffman, le Molière objet de désir refoulé de Cyrano ?

Un jeune acteur mais possédant déjà tellement de techniques et de bagages que lui donner la réplique fut un plaisir de chaque instant.

ENTRETIEN AVEC JULIA PIATON

Lorsque vous avez reçu le scénario, qu'est-ce qui vous a intrigué et donné envie de faire ce film ?

Quand Michel m'a appelée, j'étais en tournage à Lille. Il m'a dit : Julia j'ai une proposition à te faire. J'aimerais te proposer d'interpréter Madeleine Béjart. Il m'a dit : je t'envoie le scénario et tu décideras. Je connaissais déjà Michel pour avoir fait partie de la distribution du *Mélange des Genres* et joué dans *Le Grand Bazar*, une série écrite et réalisée par Baya Kasmi. En attendant le scénario, je me suis demandé comment Michel allait raconter l'histoire de tous ces mythes de la littérature et du théâtre. Et quand j'ai lu ce qu'il avait écrit, j'ai immédiatement adoré.

Alors justement, quelle était sa vision de Madelaine Béjart ?

Sous sa plume, Madeleine n'est pas uniquement une femme de théâtre. Ce qui intéressait Michel, c'était de montrer une femme très amoureuse. Et c'est peut-être la seule chose qui m'a un peu interpellée pendant ma première lecture. Je pensais que la partie de Madeleine au théâtre, en tant que metteur en scène, allait être un peu plus développée. Michel m'a demandé de lui faire confiance. Ce qu'il avait vraiment envie de filmer, c'était une Madeleine tombant très amoureuse de Molière. Il m'a dit de me laisser aller dans cette direction. Et j'ai suivi même si nous avons eu quelques discussions à ce propos (rires).

Mais en même temps, elle est amoureuse de son métier, de sa troupe, des planches. Il vous filme vraiment comme une femme de passion de chaque instant, quoi qu'elle fasse.

C'est tout à fait vrai. Et d'ailleurs, c'est exactement l'état dans lequel j'étais durant le tournage. J'étais un peu en lévitation pendant ce film. Pour de multiples raisons. Le fait de jouer dans un film d'époque était vraiment pour moi quelque chose de très important. J'avais envie de cela depuis très longtemps et n'en avais jamais eu l'occasion. C'était aussi le souvenir de ces films que j'avais adoré regarder quand j'étais enfant. Le simple fait que cela se réalise m'a rendu vraiment heureuse. De plus, j'avais des partenaires avec lesquels je m'amusais beaucoup. Et puis j'ai été vraiment enchantée par les conditions de tournage. Nous étions presque tout le temps la tête sous les étoiles. Nous ne tournions presque jamais en intérieur - à l'exception des scènes se déroulant dans un théâtre. Il y avait donc un environnement magique. Le plateau était très champêtre, dans les herbes hautes. C'était le mois de juillet, il y avait une canicule pas possible, mais nous étions très libres. Nous nous sommes beaucoup amusés.

Le scénario est très riche. Qu'est-ce que vous a séduit par ailleurs ?

J'ai adoré ce côté artisan des comédiens qui fabriquent tout. Ils montent les décors, les défont, cousent leurs costumes, se maquillent eux-mêmes. Et puis également, le triangle amoureux. Et le fait que dans ce film, l'amour n'arrête pas de rebondir un peu partout. C'est très beau

tous ces personnages qui tombent amoureux les uns des autres, qui adorent être ensemble et qui s'inspirent. C'était d'ailleurs la manière dont je voulais aborder Madeleine. Ne surtout pas tomber dans la caricature d'une femme jalouse. Elle accepte la liberté de l'autre et de Molière. Des sentiments que l'on pourrait dire modernes mais sans doute étaient-ils beaucoup plus ouverts que nous à cette époque. J'ai joué Madeleine en me disant que la liberté qu'elle concède aux autres la rend elle aussi plus libre.

Le film de Michel Leclerc mélange les genres comme souvent chez lui. Il est capable de faire surgir de l'émotion dans une scène de pure commedia dell'arte.

C'est un film sur des gens au travail. Et j'ai été particulièrement sensible à cela. Nous avons répété beaucoup de scènes ensemble avec une metteuse en scène qui nous a aidés à nous amuser, à nous libérer et essayer de nous faire retrouver des codes de théâtre. Michel nous mettait souvent en garde, nous rappelant qu'il ne faisait pas un documentaire sur la commedia dell'arte. Il nous invitait à nous sentir libres à l'intérieur du jeu, à trouver le clown qui est en nous. À nous sentir en confiance. Michel voulait avant tout que dans cette comédie de l'artiste, avec ces masques, nous prenions nos personnages au sérieux. Au début, pour être tout à fait honnête, j'avais très peur de monter sur les planches et d'être sur scène. Et Michel m'a rassurée. Il m'a dit : c'est maintenant ou jamais. Jette-toi à l'eau et tu verras, après, cela te semblera plus facile. Et c'est vrai que ça a été presque un baptême du feu mais j'ai adoré cela.



Derrière ses conventions, la commedia dell'arte révèle toujours des choses très profondes...

Absolument. Tout se déroule derrière les masques, les apparences et les genres. Et c'est aussi cela qui était très jouissif. Madeleine regarde vraiment Molière tel qu'il est sous son costume de clown. Ces archétypes autorisent beaucoup de liberté, car comme ils sont très définis, ils nous autorisent à libérer beaucoup de sentiments.

Ils touchent une vraie vérité derrière les artifices.

Tout à fait. Ces personnages de clowns nous imprègnent d'une façon souvent très mélancolique. Ils sont très émouvants. C'est extrêmement intéressant pour une comédienne ou un comédien, de prétendre vivre confortablement une situation qui ne l'est pas du tout et qui en vérité fait beaucoup souffrir. Je pense en particulier à cette scène où Molière et elle se retrouvent à jouer le texte que Cyrano leur a écrit. Ils sont sur le bateau et Molière dit à Madeleine que le texte est affreux, qu'il n'est pas possible de jouer ça. Car cela ne dit rien. Ça n'a pas de cœur. Sur un plan intellectuel, Madeleine sait qu'il a absolument raison. Mais en même temps c'est sa seule opportunité pour que quelque chose puisse enfin se jouer entre eux deux. J'ai adoré jouer cette scène parce qu'elle comportait justement beaucoup de masques derrière lesquels se jouait quelque chose d'hyper triste puisque en lui donnant raison sur le texte de Cyrano, cette femme prend le risque de perdre sa seule et unique chance de rendre amoureux celui qu'elle aime.

La scène est charnière car elle lui rend sa liberté...

Complètement. Elle est folle amoureuse de cet homme mais surtout folle amoureuse de sa liberté. Mais elle ne perdra pas tout pour Molière. Elle l'aime et elle l'aime libre et s'aime elle-même comme femme libre. Cet amour doit circuler. Et quand une jeune comédienne apparaît dans leur vie, elle est assez émerveillée par elle. Au départ, évidemment, elle est un peu coquine parce qu'elle est toute à sa jalousie, mais cela ne dure pas longtemps... Je me disais en jouant Madeleine que le plus important, c'est que Molière et elle soient amoureux de ce qu'ils font. Car c'est pour ça qu'ils sont amoureux l'un de l'autre.

Michel vous a-t-il dit pourquoi il avait pensé à vous pour jouer Madeleine ?

Pas vraiment. Nous venions de tourner *Le Mélange des Genres* et c'était la deuxième fois qu'il me proposait de jouer une comédienne de théâtre. Et pour *Les Caprices...*, il me remettait sur les planches (rires). Je me suis demandée : mais pourquoi donc fait-il ça ? Ce n'est pas possible. Il sait que le théâtre m'angoisse (rires). En même temps, les scènes de représentation théâtrale dans *Le Mélange* avaient été de grands moments de plaisir partagé avec Benjamin Lavernhe. Nous nous étions beaucoup amusés à inventer des bêtises sur scène, à être dans le grotesque, à chercher des choses drôles. Et je sentais dans ces moments-là que l'œil de Michel frissait beaucoup. Je le voyais me regarder d'un drôle d'air. Et je me disais : mais pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Je crois qu'il avait deviné ce qui se cachait derrière ma peur. Il a eu du pif. Il m'a préparée à jouer sur scène.

C'est une des premières femmes entrepreneurs du théâtre... et une Pygmalion. Que serait devenu Molière sans elle ?

Mais c'est vrai, c'est incroyable. Quand on lit l'histoire de la vie de Molière, on se rend compte que s'il ne l'avait pas rencontrée, peut-être n'aurait-il pas accouché de son œuvre. Elle est une personnalité extraordinaire pour son époque. Michel voulait que je joue son immense liberté. Elle avait une autorité très naturelle, emmenait tout le monde avec elle et avait assez peu de contraintes. Ce n'est donc pas une responsabilité, mais c'est une chance extraordinaire d'interpréter un personnage féminin d'une telle force et d'une telle audace. Voilà, c'est le mot. Audacieuse.

Auprès du roi, elle développe encore un autre sentiment et dévoile une autre facette...

Je ne voulais pas tomber dans l'excès de tendresse et de douceur. Sans doute parce que c'est comme cela que je suis avec mes enfants. Madeleine, du moins la manière dont je la vois, est une femme avec des responsabilités

réelles, concrètes et difficiles. Il lui faut gérer une troupe, un groupe, ça ne rigole pas. Elle est responsable de toute une économie. Et le côté « être tout de suite attendrie par ce petit garçon » ne me semblait pas forcément une très bonne idée. Je voulais rester dans son registre pragmatique. Ce petit jeune homme, c'est quand même quelque chose qui la dérange. On lui met ce gamin dans les pattes et elle n'a pas que ça à foutre. Il faut que le théâtre avance avant tout.

C'est un film en costumes, jouant avec des figures de légende littéraires et historiques, mais c'est aussi complètement un film de Michel Leclerc...

J'adore la manière dont il utilise ces grands personnages de récits, pour leur faire vivre des émotions nouvelles. Parler d'un amour circulant peut-être encore plus librement qu'on ne peut l'imaginer pour l'époque. Malgré les interdits. J'aime cette manière de faire de Cyrano un homme fou amoureux d'un autre homme. Évidemment, le film envoie des petits clins d'œil au monde vers lequel on avance et ça c'est du pur Michel. Il ne cherche pas à provoquer mais à 'autoriser'. Le seul mot qui me vient sans arrêt en boucle quand je parle de Michel, c'est de 'vouloir être libre'. Il veut toujours montrer la liberté de vouloir être qui l'on veut, de s'assumer... Avec cette envie de prendre les choses avec légèreté. Comme si tout cela n'était au fond pas très grave. En revanche, quand il y a du drame, il ne faut pas que ce soit trop triste non plus. Il y a beaucoup de pudeur chez Michel... Et c'est une zone sensible chez lui qui me touche terriblement.

ENTRETIEN AVEC FRANCK DUBOSC

Aviez-vous pensé un jour jouer D'Artagnan ?

Non, pour être honnête, je n'aurais jamais imaginé l'interpréter. Mais en rêver ça oui... Si je n'y pensais pas, c'est sans doute à cause de la rareté aujourd'hui de ce genre de film. Quand j'étais jeune, je voyais tous ces films de cape et d'épée alors qu'ils avaient cessé d'exister. Quand je suis rentré au conservatoire de Rouen et que nous faisons des pièces de cette époque, je regrettais ne pas avoir fait partie de cette époque : celle de Jean Marais, où il était possible de jouer ce genre de personnages.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le scénario de Michel ?

Tout d'abord son élégance. Son inventivité. J'aime beaucoup la phrase sur laquelle s'ouvre son film : «Une histoire vraie, sauf pour les historiens.» Elle m'a donné le ton de ce que j'allais lire. Je ne suis pas un historien et donc pour moi cette histoire devient plus vraie que vraie. Je trouvais qu'il y avait dans ce scénario tout le panache d'un film d'aventure, d'amour, une pure comédie avec même la possibilité de verser une petite larme. Je trouvais le projet très ambitieux, mais pas ambitieux dans le sens où on ne pourrait pas y arriver. Ambitieux réalisable (rires). C'est rare de lire un scénario et de le trouver entièrement bon. Et puis flatté que Michel pense à moi car j'aime beaucoup ce qu'il fait. J'étais véritablement séduit par la proposition.

Comment vous a-t-il proposé ce rôle iconique ?

Je pense que c'est d'abord moi qui l'ai abordé (rires). Nous nous sommes croisés au festival de l'Alpe d'Huez. J'avais vu ses films mais je ne le connaissais pas. Nous nous sommes retrouvés dans l'ascenseur ensemble et avons échangé trois mots. Nous nous sommes revus et il m'a dit préparer un film où il y aurait Molière, Cyrano et D'Artagnan. Sans savoir qu'il s'agissait d'un d'Artagnan vieillissant. Mais comme nous acteurs, on ne se voit pas vieillir, j'étais même partant pour interpréter un d'Artagnan jeune. Je lui ai dit que j'adorerais faire cela et je crois que cela a dû mûrir dans sa tête. Quelque temps après, il m'a proposé le rôle. Le fait que ce soit un D'Artagnan vieillissant me va très bien. J'aime cette idée parce du coup, il me ressemble. J'ai l'impression qu'il a été presque écrit pour moi. En toute modestie. Les phrases coulaient magnifiquement, j'ai d'ailleurs une facilité absolue à jouer ça. Et le fait qu'il soit moins fringant, c'est ce qui induit la comédie. C'est intelligent. Je suis rentré dans ce film comme on enfile un gant qui vous va.

Comme caractériseriez-vous ces *Caprices*... ?

C'est un film d'amour. Tout y est amour. Mais c'est aussi un film d'admiration composé de gens qui s'admirent. D'Artagnan admire la reine. Cyrano admire Molière. Molière admire Cyrano. Et je trouve que c'est une très

belle idée car l'admiration est un sentiment très positif. Ce qui est assez rare dans la comédie. On rit en général de choses négatives. De frictions, d'antagonismes. De gens qui ne vont pas ensemble. Là c'est le contraire. Et je trouve magnifique cette idée de mélanger la grande histoire avec celle de la littérature. Si quelqu'un nous avait raconté l'histoire comme Michel la raconte, on l'aurait cru. Personne n'a vécu la vraie histoire. Donc je trouve qu'il est intéressant de se demander 'et pourquoi pas ?'. Et inventif de se servir de ce qu'ont été ces personnages, de ce que l'on croit savoir d'eux pour les réinventer. Qui peut affirmer que tout cela n'est pas vrai ?

Parlons de votre d'Artagnan. Il y a d'abord cette idée savoureuse et burlesque qui vous voit sortir du cadre pour y revenir trop rapidement pour être crédible en train de chevaucher votre monture...

(rires). J'avais prévenu Michel que certes j'avais déjà fait du cheval pour des films mais je n'aimais pas tellement cela. En réalité j'ai très peur. Mais je ne voulais en aucun cas le bloquer dans sa mise en scène, s'il fallait le faire, je le ferais. Il m'a dit qu'il s'en arrangerait. Et il a trouvé ce subterfuge qui en effet est de la pure comédie. Il m'a dit tu sors du cadre et le cheval partira au même moment. J'aime quand un réalisateur fait tout à coup d'un problème une solution et que celle-ci amène quelque chose de mieux.



Michel Leclerc a signé un film intitulé *Le mélange des genres*. Un titre qui va très bien également à celui-ci...

C'est exactement cela. On a tous en tête des images des films de cape et d'épée à l'ancienne comme on n'en ferait plus aujourd'hui. La force de ce film est de ne pas essayer de le moderniser. Michel compose avec de la comédie, du romantisme un peu de romanesque... Je ne le connais pas encore bien car c'est le seul film que j'ai fait avec lui, mais je pense que sur ces Caprices, il est redevenu à la fois spectateur et enfant. Et si un jour je me mets à faire un film de cape et d'épée, ou un western, je redeviendrai un enfant. Un spectateur avant d'être réalisateur. Et je pense que Michel a été spectateur avant tout.

Comment va-t-on à la rencontre d'une icône comme d'Artagnan ? On a tous été d'Artagnan, dans notre enfance. Dans les cours de récré, les mercredis après-midi...

Absolument. La moustache, les bottes, l'épée sur le côté et le chapeau et ça y était, on était d'Artagnan. Et quand on a essayé les costumes, je l'ai vu apparaître. Je me suis regardé dans la glace et je l'ai vu. Vieillissant peut-être mais pour le coup l'habit fait vraiment le moine.

Vous êtes modeste. Il y a dans votre manière de l'interpréter une gourmandise, une empathie et une tendresse tangibles...

Disons que depuis quelques années j'ai appris, non pas à changer, mais à me rapprocher de moi en jouant. J'essaie d'enlever mes défauts. Ceux que l'on m'a imposés comme ceux que je me suis imposés. Je vais de plus en plus vers moi. Sans avoir nullement envie de quitter la comédie mais parfois je nuance le trait, j'en fais moins. Et là on m'offre la chance de faire de la comédie de cette manière, autrement dit sans pitrerie. Et j'en suis heureux. *Les caprices de l'enfant roi* m'amènent exactement là où je veux être. J'aime l'humour et les gens ont tendance à me vouloir drôle, mais le scénario m'offre la place que je veux prendre. C'est à dire me servir de qui je suis et de ce que je sais faire au service d'un personnage ayant d'autres couleurs que l'humour. Je peux l'amener dans quelque chose d'un tout petit peu plus élégant.

C'est aussi un personnage de littérature et joliment littéraire dans ses dialogues...

Il est en effet très bien écrit. Certes, j'ai des phrases qui ne sont pas toujours d'une grande facilité à dire mais qui tapent. Depuis quelques années, j'apprends mon texte différemment. Mieux sans doute. Toujours par cœur et très en amont, mais de manière à être plus libre dans mon jeu. Et c'est aussi pour ça que ce D'Artagnan tombe à un moment idéal pour moi. Un bon dialogue, un bon texte, un personnage qui existe et où je peux me permettre de l'humour sans en faire trop.

Est-ce que Michel vous a aidé à trouver cette précision ?

Je pense que je lui ai amené le personnage tel que je le voyais et qu'ensuite il a fait avec. J'ai eu l'impression de pouvoir toujours être dans la proposition. Michel ne m'a pas expliqué ce que j'allais devoir faire. Je lui ai montré comment j'allais et avais envie de le faire. Et je pense être tombé là où il voulait.

Un mot sur Doria Tillier formidable Anne d'Autriche ?

C'est une comédienne merveilleuse. Pour moi Doria fait partie du personnage de D'Artagnan. Nous composons un vrai duo. Elle est d'Artagnan. Ce héros, on le reconnaît à sa moustache, son épée et son chapeau. Ainsi qu'à sa reine. Elle fait complètement partie de mon costume. Nous sommes à l'opposé l'un de l'autre. Elle est plus grande que moi et ça aide beaucoup. Il y a immédiatement quelque chose d'écrasant, d'important.

Et Artus ?

Quand j'ai su que c'était lui qui faisait Cyrano, je lui ai envoyé un message en lui disant : tu seras un Cyrano formidable parce que pas attendu. Ce qu'il est. Plus exactement, il est une évidence à laquelle on ne s'attend pas. Je savais qu'il serait formidable. Nous avons une scène importante ensemble. Nous sommes tous deux des acteurs de comédie qui, à ce moment précis, ne doivent

pas surtout jouer la comédie. Nous sommes l'un et l'autre dans quelque chose que nous n'avons pas l'habitude de jouer. C'est donc forcément payant parce que dans ce cas on s'écoute vraiment, on va être à l'affût de ce que va faire l'autre. C'est à dire que l'on joue vraiment. Et je pense que c'était pareil pour lui d'ailleurs.

Vous aviez déjà joué avec lui...

Oui mais dans le registre de la comédie. Et dans ce registre, on a souvent tendance à se regarder un peu soi-même, à avoir un contrôle permanent de soi. Avec le risque d'oublier un peu de regarder l'autre. Comme avec Doria, il y a dans ce film des moments sublimes de rencontre. Faits de tout ce l'autre nous amène. Des moments savoureux parce qu'on n'a pas peur de l'autre.

Le découpage de Michel Leclerc, favorisant les plans uniques sans champ contrechamp vous a-t-il aidé dans le jeu ?

Certainement. Lorsque les scènes sont trop découpées, c'est forcément plus compliqué à jouer. En fait, je n'avais même pas remarqué qu'il tournait comme ça. Mais c'est vrai que nous avons souvent joué les scènes dans leur continuité. Et cela aide les acteurs. Michel est un metteur en scène qui visualise sa scène. Il sait quel chemin il a envie d'emprunter. Pas besoin de la séquencer. Et cela marche magnifiquement.

Prêt pour une suite ?

Évidemment.

LISTE ARTISTIQUE

Artus	Cyrano
Julia Piaton	Madeleine Béjart
Nemo Schiffman	Molière
Niel Hamel Brochen	Louis XIV
Franck Dubosc	D'Artagnan
Doria Tillier	Anne d'Autriche
Suzanne de Baecque	La Grande Demoiselle

LISTE TECHNIQUE

Un film de	Michel Leclerc
Scénario	Michel Leclerc
En collaboration avec	Baya Kasmi
D'après une idée originale de	Alexandre Castagnetti et Michel Leclerc
Produit par	Isabelle Grellat et Guillaume Renouil
Producteurs associés	Eric Altmayer, Nicolas Altmayer et Gaëlle Cholet
Image	Alexis Kavyrchrine
Montage	Sophie Reine
Musique	Pierre Legay
Arrangements et orchestration	David Hadjadj
Décors	Pascale Consigny
Costumes	Florence Clamond, AFCCA
Maquillage	Stéphane Robert
Coiffure	Véronique Boitout
Premier assistant réalisateur	Pascal Morucci
Scripte	Delphine Musichini
Accessoiriste	Pauline Reichenbach
Son	David Rit, Maxime Saleix, Margot Testemale et Olivier Guillaume
Casting	Michael Laguens, Dorothée Auboiron, ARDA, Jill Gagé
Lumière	Marioire Maneville
Machinerie	Laura Marret
Coordinateur des combats	Albert Goldberg
Coordinatrice équestre	Louisa Kaczmar
Direction de production	Ferdinand Verhaeghe
Direction de post-production	Patricia Colombat
Une coproduction	Mandarin & Compagnie, Eléphant, Le Pacte, Scope Pictures
Avec le soutien essentiel de	Canal +
Avec la participation de	Ciné + OCS, Le Pacte, Alvila2, Fédération International
Avec le soutien du	Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
Et le soutien de	La Région des Pays de la Loire
En partenariat avec	Le Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
Réalisé avec le soutien du	Tax Shelter du Gouvernement Belge via Scope Invest
Distribution France	Le Pacte
Ventes Internationales	Ginger & Fed